

Changer la société, changer le cinéma Le cinéma au Québec en 1968

Robert Daudelin

1968... et après ?

Numéro 187, juin 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88697ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daudelin, R. (2018). Changer la société, changer le cinéma : le cinéma au Québec en 1968. *24 images*, (187), 54–61.



↑ Mai en décembre (Godard en Abitibi) de Julie Perron (2000)
→ Le mépris n'aura qu'un temps de Arthur Lamothe (1968)

Changer la société, changer le cinéma

Le cinéma au Québec en 1968

PAR ROBERT DAUDELIN

**Le monde bouge en 1968,
le Québec aussi, quelle que
soit sa relative insularité.
Les débats autour de la
question nationale mobilisent
de nombreux citoyens et
suscitent querelles et divisions
à l'intérieur des groupes
militants de gauche, toute
obédience confondue (maoïste,
trotskyste, marxiste-léniniste).
Le cinéma aussi est touché par
ces soubresauts en tout genre.**

Créée en 1967, mais démarrant vraiment ses activités au début de 1968, la Société de développement de l'industrie cinématographique canadienne (SDICC) permet à certains de rêver à une professionnalisation de leur métier : *Le viol d'une jeune fille douce* de Gilles Carle, pourtant tourné à la sauvette, est l'un des premiers films à profiter d'un apport financier de la nouvelle société d'État. D'autres, tel Denys Héroux avec *Valérie*, lorgnent clairement du côté du box-office.

Lieu de toutes les contradictions, c'est encore une fois l'ONF qui accueille les projets les plus exemplaires des courants d'idées qui traversent la société québécoise. Ainsi en est-il du féminisme, bien présent dans le premier long métrage d'Anne-Claire Poirier *De mère en fille* : savant mélange de documentaire et de fiction, bien servi par le commentaire de la poétesse Michèle Lalonde (qui écrit à la même époque son célèbre « Speak White »), ce film désormais historique, audacieux dans son écriture autant que dans son propos, place le discours féminin au premier plan des revendications qui demandent alors à être entendues.

Absent de l'ONF de 1965 à 1967, Gilles Groulx y revient comme contractuel pour réaliser un film sur la chanson québécoise. *Où êtes-vous donc ?*, le film (tourné en 1967, monté en 1968) qui naîtra de cette commande sera toute autre chose ! Si le personnage principal est interprété par le poète chansonnier Georges Dor, la casquette Mao qu'il porte fièrement annonce bien la couleur : film essai, film pamphlet, ce grand oratorio qu'est *Où êtes-vous donc*, avec ses personnages emblématiques, questionne la société de consommation, en même temps qu'il propose une radiographie implacable du Québec des années 1960 lançant un appel clair à la nécessité de changer les choses. Pour se faire entendre, Groulx a recours à une écriture éclatée qui fait appel à toutes les possibilités du cinéma, le montage notamment (sa grande spécialité) pour nous bousculer, nous tenir en haleine face à son propos dérangeant, mais non dépourvu d'humour. Il faut changer le monde, bien sûr, mais aussi changer le cinéma, nous dit haut et fort le cinéaste. L'ONF, ne sachant que faire d'un tel objet, s'en remettra au Conseil québécois pour la diffusion du cinéma qui, au début de 1970, organisera une tournée dans des salles commerciales à travers le Québec.

Moins politique que Groulx, mais partageant sa conviction que l'écriture du cinéma doit être bousculée, Jean Pierre Lefebvre, de passage à l'ONF, signe *Jusqu'au cœur*, film collage qui lui aussi parle de la guerre du Vietnam.

En cette même année 1968 sont mis sur pied à l'ONF les programmes Challenge for Change et Société nouvelle¹. Ce dernier relevant de la production française permettra le développement de films d'intervention sociale faisant appel à la participation des citoyens et ouvrant la voie à une démocratisation des moyens de production². Une telle approche correspondait étroitement aux préoccupations de Fernand Dansereau qui venait de terminer le tournage de *Saint-Jérôme*, film enquête sur la situation des

↑ **Taire des hommes de Pascal Gélinas et Pierre Harel (1968)**



ouvriers dans une ville minée par le chômage et sous-équipée pour faire face aux transformations socio-économiques de l'époque (fermetures d'usines, changements technologiques, etc.). Non seulement le film donne-t-il la parole aux ouvriers, mais le cinéaste leur autorise même le droit de revoir l'enregistrement de leurs témoignages, au besoin d'en refuser l'inclusion dans la version définitive. 27 films satellites (de 12 à 62 minutes) venaient compléter *Saint-Jérôme* comme autant d'outils de débats.

À la même époque, Michel Régnier, dans son premier long métrage, *L'école des autres*, s'attaque à un autre sujet brûlant : l'école démocratique et gratuite. C'est à nouveau une question de société (l'accès inégal à l'école, selon que l'on est fils d'ouvrier ou de professionnel) qui mobilise le cinéaste dont les outils sont clairement au service d'une cause. Ici aussi, mais plus prosaïquement que chez Groulx, le cinéma veut changer la société.

Cette même ambition anime *La P'tite Bourgogne* de Maurice Bulbulian, le cinéaste prenant fait et cause pour les expulsés d'un quartier populaire qu'un plan d'urbanisme menace de disparition. La sacro-sainte objectivité, composante supposément essentielle du film documentaire, n'a plus cours ici : le film vient apporter son appui à la lutte des citoyens dont il est complice dès les premiers plans, la caméra de Michel Régnier et de Claude Larue s'intégrant spontanément au quotidien du quartier. Film exemplaire de ce que pouvait réussir de mieux Société nouvelle, il marque les débuts de la riche carrière d'un cinéaste dont l'engagement social ne se démentira jamais.

Même chez les animateurs de l'ONF souffle un vent de liberté (d'anarchie ?) : à preuve ce réjouissant *Le corbeau et le renard*, bricolé en quelques jours par Francine Desbiens, Pierre Hébert, Yves Leduc et Michèle Pauzé dont le grand Lafontaine fait les frais. Décidément, tout le monde voulait secouer la baraque...

Enfin, il n'est pas anodin de noter que c'est en septembre 1968 que Denys Arcand, de retour à l'ONF, entreprend le tournage de *On est au coton*. Le parcours rocambolesque du film est bien connu : malgré son actualité unanimement admise, il ne sera officiellement distribué qu'en 1976, mais les nombreuses projections clandestines l'avaient déjà consacré et il est depuis longtemps considéré comme l'un des films majeurs de son auteur.

HORS LES MURS

Mais les cinéastes de l'ONF n'ont pas l'exclusivité des gestes contestataires : c'est tout le Québec qui bouge en cette année 1968. Dès février (10 au 18) le cinéma Verdi, mythique salle de répertoire du boulevard Saint-Laurent, propose « La semaine politique », une programmation explosive autour de sept thèmes d'actualité : Vietnam, Exploitation, Colère noire, Cuba, Amérique latine, Jamais plus de guerre et Vivre le Québec libre ! Élaboré par le Comité d'information politique (CIP), un regroupement d'intellectuels et d'artistes soucieux de pallier le manque général d'informations sur des questions de première importance, le programme fait appel aux films de Chris Marker, Joris Ivens, Santiago Alvarez, Glauber Rocha, Peter Watkins et plusieurs autres pour susciter des débats et, en même temps, proposer un usage autre du cinéma comme outil

d'information. Souhaitant la naissance d'un réel cinéma politique au Québec, le CIP énonce longuement ses ambitions dans un programme (illustré par le caricaturiste André Montpetit) remis aux spectateurs. Les Montréalais font bon accueil à la Semaine et le CIP, avec la complicité enthousiaste de Roland Smith, décide de reconduire l'opération dès l'automne suivant : le Verdi proposera alors « Dix jours de cinéma politique », du 14 au 23 novembre 1968.

Mais beaucoup de choses ont sollicité notre attention durant les mois séparant ces deux événements : intensification des manifestations contre la guerre du Vietnam, mouvement de mai 68 en France, assassinat de Martin Luther King, fondation du Parti québécois, etc. Le nouveau programme du Verdi témoigne éloquemment de cet état de fait : y sont présents plusieurs films tournés à chaud durant les événements en France, notamment des films du groupe militant ARC ; y sont également proposés plusieurs films du groupe américain Newsreel, très impliqué dans la mobilisation contre la guerre du Vietnam et la lutte des Noirs américains – des cinéastes des deux groupes sont accueillis au Verdi pour présenter les films et en discuter avec les spectateurs³.

Parenthèse anecdotique. C'est à l'occasion de l'une de ces soirées de projection que Jean-Luc Godard et Anne Wiazemski débarquent au Verdi saluer les camarades. La soirée se poursuit chez Jean Pierre Lefebvre, après quoi Godard et Madame filent en Abitibi avec Pierre David et Alain Laury, les deux cinéastes français du groupe ARC invités des Dix jours. Le périple abitibien du cinéaste est raconté dans le film de Julie Perron *Mai en décembre (Godard en Abitibi)*.

Les cinéastes québécois sont aussi au programme de ces Dix jours : le *Saint-Jérôme* de Fernand Dansereau y est présenté et prolongé par un débat public ; y sont également projetées les premières *Actualités québécoises*, produites à l'initiative d'Arthur Lamothe et bénéficiant de l'appui technique et financier de sa petite société de production. « Tournés très rapidement de façon à ne pas trop se détacher du quotidien », selon les vœux de Lamothe, ces petits « magazines » hebdomadaires font l'objet d'une réalisation collective où l'on retrouve, entre autres, les noms d'Alain et Pascal Gélinas, Pierre Harel, Pierre Larocque et Arthur Lamothe. Au total, il y aura six actualités, « autofinancées » (ce sont les termes de Lamothe) et toutes tournées au cours de l'automne 1968 ; les titres sont explicites : *Conférence de presse de l'AGEUM, Conflit scolaire à Saint-Léonard, Manifestation de la FTQ, Occupation du cégep Lionel-Groulx, Occupation du collège Saint-Ignace, Semaine Syndicale de l'UGEQ*. Tournés en 16 mm, les films sont d'inégale longueur, de 4 à 28 minutes. Alors que les salles commerciales de cinéma proposaient encore à l'époque des actualités – françaises au St-Denis, américaines au Loew's – le Québec était absent des écrans. Pour Lamothe, il fallait « donner à l'information la chance de circuler ailleurs que dans les circuits déjà établis, pas seulement l'information sèche, mais celle de type effectif et émotif...⁴ ». Sont visés dans un premier temps – il n'y aura malheureusement pas de deuxième édition – les permanences syndicales en région et les cégeps. Et Lamothe de rêver : « Si des films comme ceux-là étaient largement diffusés, ça contesterait l'information de Radio-Canada qui serait obligée de se réadapter⁵ ».



↑ Sur le tournage de **De mère en fille** de Anne-Claire Poirier (1968)
→ **Où êtes-vous donc?** de Gilles Groulx (1970)

Projet audacieux, utopique sans doute, les *Actualités québécoises* traduisaient bien la volonté de certains cinéastes d'inscrire leur pratique dans une fréquentation de l'histoire en marche, de ses luttes et de ses rêves de justice et de grand changement. Si la vie des *Actualités* fut de courte durée, celles-ci connurent un prolongement important dans *Le mépris n'aura qu'un temps*, long métrage de 1970, produit en collaboration avec la CSN, et dans lequel Lamothe (avec la précieuse collaboration de Guy Borremans à la caméra) prône clairement un cinéma militant, voire dénonciateur, qui prend parti pour les ouvriers. Le film fera l'objet d'une diffusion large, Lamothe se rendant jusque dans les villes minières d'Abitibi pour en discuter avec les syndiqués du lieu.

De tous les films de l'année 1968, le plus emblématique (pas nécessairement le plus « réussi ») est assurément *Taire des hommes* de Pascal Gélinas et Pierre Harel. Petit film fauché, fait de photos de la soirée historique du « Lundi de la matraque » et de bouts de film tournés à la sauvette aux abords du Parc Lafontaine, *Taire des hommes*, donnant la parole aux « matraqués », dénonce la brutalité policière tout en archivant pour la postérité les images de cette veille d'élections à nulle autre pareille. Le lendemain, Pierre Elliot Trudeau devenait premier ministre du Canada.

En novembre, une bombe explose au grand magasin Eaton de Montréal ; le Front de libération du Québec revendique l'action. Avec le recul, on peut y voir un prélude à l'automne chaud de 1970 (enlèvement du diplomate James Cross et du ministre Pierre Laporte, proclamation de la Loi des mesures de guerre et arrestations arbitraires de centaines de citoyens québécois), un moment dont les cinéastes sauront à nouveau témoigner, dans des œuvres documentaires (Robin Spry) ou de fiction (Michel Brault, Pierre Falardeau).

Point d'orgue. À l'automne 1968, en fin de soirée, la télévision de Radio-Canada diffusait *La vie*, un film de Jean-Claude Labrecque et Jean-Louis Frund, dans lequel Félix Leclerc monologue.

TOURNÉE EN DÉCEMBRE 1967, AU LONG D'UNE SEMAINE DE VISITES QUOTIDIENNES CHEZ LE POÈTE, *LA VIE* EST L'OCCASION POUR FÉLIX DE PHILOSOPHER, DE SE VIDER LE CŒUR AUSSI, DÉNONÇANT AU PASSAGE LA PEUR CONSTITUTIVE DE L'HOMME QUÉBÉCOIS, UNE FAÇON COMME UNE AUTRE DE FORCER LE QUÉBEC À CHANGER.

1. Prolongement logique du Groupe de recherches sociales créé en 1967 et dans lequel œuvraient Maurice Bulbulian, Fernand Dansereau, Robert Forget, Michel Régnier et Hortense Roy
2. Voir l'article de Luc Bourdon, en page 63
3. Les films d'ARC et de Newsreel demeurèrent au Québec et furent distribués par le CIP qui, quelques mois plus tard, distribua également *L'heure des brasiers* de Getino et Solanas
4. Entretien avec Luc Perreault, *La Presse*, 29 mars 1969
5. *Le Devoir*, 26 avril 1969